

# Willa Marsh

## Le prix de l'innocence



## Littératures - Roman

« - On danse ?

J'acquiesçai. Et c'est ainsi que tout commença. »

Pique-nique et virées en décapotable le week-end, premières cigarettes, premiers slows : poussée par ses amis Vanessa et Tony, si joyeusement délurés, l'innocente Fiona prend goût à la liberté. Ce n'est pas la même chanson pendant la semaine. Au grand magasin Winslow, elle doit subir les remontrances de la terrible Mme Ferrars, chef du rayon verre et porcelaine. Elle découvre, stupéfaite, un monde d'intrigues et de coups bas.

Trois décennies plus tard, Fiona reçoit une lettre de Vanessa lui annonçant la visite de son fils Alex. Les souvenirs affluent... Peu à peu, pour Fiona, tout s'éclaire.

*Meurtres entre sœurs* (2009), *Le Journal secret d'Amy Wingate* (2010) et *Meurtres au manoir* (2012) ont déjà conquis en France un public fidèle à **Willa Marsh**, qui s'est inspirée de sa propre jeunesse pour *Le prix de l'innocence*, sans doute son livre le plus personnel.

Traduit de l'anglais par **Éric M<sup>e</sup>Comber**.

Illustration de couverture :  
© Roger-Violet  
Imprimé et broché en France

—

Retrouvez toute notre actualité sur  
**www.autrement.com**  
et rejoignez-nous sur **Facebook**

Extrait de la publication

Le prix de l'innocence

Collection Littératures créée par Henry Dougier

Éditeur : Emmanuel Dazin

Publié en Grande-Bretagne sous le titre *Facing the Music* © 1997 by Marcia Willett.

© Éditions Autrement 2013 pour la présente édition.  
[www.autrement.com](http://www.autrement.com)

WILLA MARSH

# Le prix de l'innocence

Roman

*Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne) par Éric McComber*

Éditions Autrement **Littératures**



*À Carrye*





# I

J'ai aperçu un corbeau aujourd'hui. Il serrait un brin de paille dans son bec. Une mystérieuse nostalgie s'est emparée de moi, un ardent désir qu'on pourrait associer davantage à l'impétuosité de la jeunesse qu'à la placidité de la cinquantaine. J'ai observé l'oiseau un instant, tandis qu'il tournoyait. Sa silhouette noire se détachait sur le canevas gris d'un ciel menaçant drapé de grands nuages, dont les longues déchirures laissaient entrevoir l'azur immaculé et tendre. Le corbeau s'est soudain laissé choir dans les branches nues d'un bois de grands chênes où nichait sa colonie.

C'est sans doute la lettre de Vanessa qui m'a plongée dans cet état : la simple vue d'un corbeau en train de faire son nid me ramène à Elizabeth Ferrars. J'entends à nouveau sa voix, froide et cassante :

– Je déteste l'automne. Il est si déprimant de voir raccourcir les jours et de sentir arriver l'hiver. Je suis une femme du printemps, Marchant. (Elle m'appelait toujours par mon nom

de famille.) Il me faut la promesse du renouveau, la renaissance de l'espoir. J'aime la première primevère, le bêlement des agneaux, la douceur des soirs qui s'étirent. Vous verrez. Vous serez de mon avis quand vous serez plus âgée.

– Et Noël ? avais-je insisté, niant d'un seul coup tous les bonheurs automnaux. La magie du temps des fêtes...

Son visage s'était refermé et ses yeux s'étaient éteints, d'un seul coup. Elle avait mis fin à la conversation d'un ton laconique, reprenant son travail :

– Je déteste Noël.

J'en brûle encore de honte, vingt-cinq ans plus tard.

Je n'étais qu'une enfant, me dis-je. Une petite fille naïve et ignorante, âgée d'à peine dix-neuf ans.

Les souvenirs viennent me hanter et le passé ressurgit en moi...

Une averse soudaine me fouette le visage. Je marche à pas vifs sur l'étroit chemin et pousse en hâte la porte du jardin. Notre cottage est appuyé contre l'église. C'est une vieille mansarde qui semble sortie de terre et j'adore ses planchers inégaux, ses formes biscornues. Nous avons emménagé ici il y a huit ans, après la disparition de notre fillette adorée, tuée dans un accident de car scolaire. Nous avons eu tant de difficultés à concevoir cette enfant. Elle nous était si précieuse. J'ai vraiment cru que James allait mourir de chagrin ; il est devenu silencieux, presque muré. Il s'est attardé de plus en plus au bureau, sans doute dans l'espoir que le travail lui permettrait d'oublier un peu le gouffre de sa tristesse.

Je me concentre sur la lettre de Vanessa, afin de parer à la souffrance qui accompagne encore aujourd'hui la moindre évocation de la disparition de Sarah. Je n'ai pas vu mon amie depuis des années, mais nous sommes toujours restées en contact. Elle habite très loin, dans une campagne luxuriante, près d'un splendide cours d'eau, et je promets toujours d'aller lui rendre visite, mais je ne l'ai jamais fait.

*Alex s'est mis dans la tête de revoir la terre de ses ancêtres, ne me demande pas pourquoi, ma chérie ! Il a l'embarras du choix côté boulot par ici, mais il ne lâche pas le morceau avec cette histoire. Il a trouvé un poste d'enseignant-chercheur qui lui plaît et va venir pour passer un entretien. J'ai baissé les bras. J'ai réussi à lui faire promettre de ne tenter ça que pour une année, mais je crois avoir gaspillé ma salive. Tu pourras l'héberger, n'est-ce pas, ma chérie ? Lui donner un coup de main pour son installation et tout le reste. Je sais qu'il te plaira. Il ressemble tellement à son père – mais bon, tu verras bien quand tu le rencontreras...*

Je dépose distraitement la lettre sur la table. Vanessa et Tony. Comme ils étaient beaux, éblouissants et fascinants à mes yeux épris ! Je me rappelle la première fois où j'ai aperçu Vanessa : elle travaillait dans la boutique, au troisième étage de chez Winslow, où son style et sa beauté étincelaient de tous leurs feux. Que faisait-elle là ? Tout en avançant sous les

solives du salon jusqu'à la cheminée, où je m'agenouille pour craquer une allumette et faire prendre le feu dans l'âtre, je la revois telle qu'elle m'apparut alors. Je prends appui contre mon fauteuil et, fixant les flammes qui montent, je laisse mon esprit voyager dans le temps.

Mon père m'avait trouvé ce travail dans le grand magasin de la petite ville universitaire située près de chez nous. Il craignait que, livrée à moi-même, je ne me laisse aller à la paresse, que je ne fasse pas le moindre effort pour trouver un emploi. L'expérience du travail était selon lui essentielle et permettait de m'inculquer le sens des responsabilités et de développer ma confiance en moi. Il aimait ajouter qu'il n'avait aucune intention de me laisser vivre à ses crochets et que ça me ferait le plus grand bien de gagner un peu d'argent plutôt que de passer mon temps à dépenser le sien. Il se laissait aller à marmonner sur le sujet pendant de longues minutes tandis que ma mère, souriant vaguement, contemplait d'un air rêveur ce monde qui ne la concernait guère. Elle était artiste peintre, et lui industriel. Il ne me serait jamais venu à l'idée d'engager une conversation avec ma mère au sujet de mes projets d'avenir. Même au cours de mes premières années d'existence, elle avait gardé ses distances par rapport à mon monde d'enfant. C'était une femme particulière, talentueuse, presque douée de pouvoirs magiques. Mon père l'adorait et l'enveloppait d'un *sfumato* mystique. Mon rôle se limitait à l'épier de loin, impressionnée et éblouie. Il arrivait exceptionnellement que ma mère me lise un conte pour m'endormir. Je

restais blottie dans mon petit lit, calme et silencieuse, contrairement à mon habitude lorsque papa me faisait la lecture. Je regardais ses mains à elle qui tenaient le livre, ses longs doigts fins qui tournaient les pages, le mouvement de ses lèvres ; c'est elle qui me fascinait, et non pas l'histoire.

En grandissant, j'ai eu l'impression qu'elle s'éloignait toujours un peu plus de moi. Alors que sa réputation s'accroissait et qu'il fallait de plus en plus la protéger de la presse, de ses admirateurs, de ses propres humeurs changeantes, il devint progressivement impossible d'établir avec elle le contact dont j'aurais eu envie. Elle, pour sa part, n'avait nul besoin d'une relation avec moi.

« Comment voudrais-tu que je le sache ? », me répondait-elle lorsque je lui demandais son avis. « Parles-en à ton père », ajoutait-elle en s'éloignant, comme flottant au-dessus de l'herbe de la cour, vers son atelier.

« Ne dérange pas ta mère, disait mon père, harassé, pétri d'angoisses. Pourquoi ne t'inscrirais-tu pas à un cours de secrétariat ? ou de cuisine ? »

Je n'avais pas la moindre envie de devenir secrétaire ou cuisinière et je lui en fis part. J'étais obnubilée par des rêveries romantiques. J'attendais un chevalier servant – ou son équivalent moderne – qui débarquerait à coup sûr sur son cheval, au bout de l'allée, et me kidnapperait pour m'emmener au Pays du bonheur sans fin.

C'est un samedi matin, après sa partie de golf, que mon père m'annonça la nouvelle. Encore une fois, la question de mon oisiveté délétère venait d'être soulevée et son partenaire

de golf, directeur général d'un grand magasin, proposa de me former en tant qu'acheteuse. Il ne me restait plus qu'à prendre rendez-vous avec lui.

Évidemment, je protestai. Ma mère, vers laquelle nous nous étions tournés tous les deux, prit un air alarmé.

– Travailler ? dans une boutique ?

Elle répétait ma phrase, indignée, presque intéressée. Elle tenta de se concentrer.

– Une boutique ? Quelle boutique ? Vous êtes certains ?...

Elle stoppa net, laissant planer dans l'air un reproche vague et silencieux. Mon père, me fustigeant du regard, tâcha de mettre les choses au clair.

– Elle occupera un poste d'acheteuse, dit-il d'un ton solennel, en découpant la viande en tranches minces, comme ma mère les aimait.

Elle détestait tout ce qui était grossier ou massif. Une assiette pleine la dégoûtait.

– Mais, continua-t-elle en plissant le front, si elle devait travailler dans une boutique, son rôle serait très certainement de « vendre », non ?

Nous étions abasourdis par cette timide tentative d'incursion dans le domaine de l'humour, mais mon père n'allait pas se laisser distraire pour si peu.

– Il ne s'agit pas d'une simple boutique, lui répondit-il. Grand Dieu, Maria ! Tu déjeunes à cet endroit chaque fois que tu fais un tour en ville. Tous nos amis ont des comptes chez Winslow. C'est un grand magasin. David propose

qu'elle suive une formation au rayon verre et porcelaine. Elle travaillerait entourée de beaux objets.

Ma maman me contempla avec compassion, haussa les épaules pour signifier son impuissance, et je sus dès lors que son bref instant d'implication tirait à sa fin. Ce n'était pas la première fois que je me demandais si elle était déçue que je sois aussi manifestement la fille de mon père. Il était large, solide, blond, doté d'un visage ouvert, où brillaient ses yeux d'un bleu d'encre. Je lui ressemblais autant qu'il est possible pour une jeune femme de dix-huit ans de ressembler à un homme dans la quarantaine. Nous avions un teint très anglais ; si nous avions été des chiens, on aurait dit de notre pelage qu'il était couleur sable.

Ma mère avait une peau d'ivoire. Son visage était encadré de cheveux noir de jais. J'étais jalouse de son ossature, de sa minceur et de son élégance, plus que je n'enviais son talent de peintre. J'avais cessé depuis longtemps mes tentatives pour l'impressionner ou pour obtenir son approbation. C'est plutôt vers Alma, la dame qui venait du village à pied chaque jour afin de vaquer à la bonne marche de la maison, que je me tournais pour célébrer mes petites victoires ou pleurer mes grandes défaites. C'était Alma, avec ses cheveux brun noisette et ses yeux de la même teinte, qui m'encourageait, me témoignait de la sympathie, se réjouissait pour moi, et ce fut elle, ce jour-là, qui me fit accepter mon nouveau poste.

– Ça a l'air épatant ! me dit-elle. Épatant, épatant ! Chez Winslow ! Bien.

Je tentai de déceler une pointe de sarcasme dans son expression, mais cela ne faisait pas partie de son répertoire. Je savais que je pouvais lui faire confiance. Je ne songeais pas au fait qu'Alma n'avait jamais mis les pieds chez Winslow, ce magasin pour les riches, situé au cœur du quartier à la mode. Je soupçonne aujourd'hui que mon père, connaissant bien l'influence qu'avait Alma sur moi, l'avait préparée d'avance en lui ordonnant de se montrer optimiste. Elle était aussi convaincue que lui de l'importance pour moi de me trouver un emploi rémunérateur. En tant que dévote méthodiste, elle croyait fermement au dicton « Satan trouve toujours une sottise à faire pour des mains oisives... »

– Je débiterai, semble-t-il, à la mercerie, dis-je alors, histoire de m'initier au fonctionnement du magasin pendant un ou deux mois. Ensuite, je commencerai ma formation auprès de Mme Ferrars, au rayon verre et porcelaine. Il se peut que je grimpe les échelons, pour me retrouver au bout du compte en charge des achats. Je ne serai pas du tout vendeuse. J'aurai à me déplacer à Londres pour procéder aux achats, évidemment.

Je testais ces grandes phrases devant elle, en les répétant à la manière d'un perroquet, telles que me les avait servies David Eastwell dans son bureau spacieux du dernier étage. Je supposai qu'on lui avait glissé un mot de mes toquades et qu'il s'était montré gentil et persuasif. Je promis alors que j'allais tenter le coup... Le soulagement de mon père avait été tel qu'il s'était laissé aller à marmonner quelque chose à propos d'une petite voiture, au cas où je persévérerais. Je savais saisir une bonne occasion quand elle se présentait et



cet argument, ajouté à l'encouragement d'Alma, finit par me convaincre de me lancer...

Même selon les critères de l'époque, j'étais anormalement naïve. En raison de la réclusion volontaire de ma mère et du caractère sacré que conférait mon père à son œuvre, on ne m'encourageait pas à inviter des amis à la maison. En qualité de pensionnaire à la semaine dans une école privée située à quelques kilomètres de la maison, je me retrouvais absolument solitaire. J'étais une étrangère à l'école, dont la plupart des élèves étaient pensionnaires à temps plein, et une étrangère chez moi, puisqu'on me dissuadait de lier amitié avec les jeunes du village.

– Une fête ? demandait ma mère, déjà stressée par cette simple suggestion. Pourquoi voudrais-tu donner une fête ? Tu n'es plus une enfant.

J'aurais pu rétorquer que, même gamine, on ne m'avait jamais permis de donner des fêtes.

– Je me disais que ça serait chouette, balbutiai-je. Les copines de classe...

– Oh.

Les filles du pensionnat, qui auraient pu devenir mes amies si j'avais eu la possibilité de les inviter à la maison, se virent congédiées en silence par un simple basculement du poignet doublé d'un hochement de tête impatient. J'étais déraisonnable d'éprouver un tel besoin de côtoyer des gens de mon âge. Je me rabattis sur les livres et mes conversations avec Alma pour appréhender le vaste monde – il n'est donc pas

étonnant que je me sois fait de lui une image quelque peu irréaliste.

Je me dis qu'il ne doit plus exister de nos jours de jeunes femmes aussi ignorantes que je l'étais à l'époque et, tout en plongeant mon regard dans le feu de la cheminée, je tente de me rappeler mes premiers jours chez Winslow.

Il ne m'avait pas traversé l'esprit que certains membres du personnel puissent savoir que je connaissais David Eastwell. Après tout, je le connaissais à peine et j'étais trop ignorante des luttes de pouvoir ayant cours dans le merveilleux monde du travail pour savoir profiter du piston. Et c'était tant mieux. La nouvelle s'était déjà propagée depuis le dernier étage et, alors que j'en ignorais tout, mes collègues de travail se préparaient déjà activement à me détester. Avec le recul, il me semble évident que David Eastwell avait pris la décision de ne pas me protéger. Au jour dit, un certain lundi matin, je passai la porte de service et, légèrement nerveuse, j'allai me présenter au bureau du personnel. On m'avait demandé de me manifester à neuf heures trente et, après qu'on m'eut serré la main et souhaité la bienvenue chez Winslow, on fit chercher la responsable du rayon mercerie. Mlle Tremlett – on me l'apprit tandis que nous attendions son arrivée – était une employée loyale établie depuis belle lurette et de laquelle l'entreprise était particulièrement fière. Courte sur pattes et maigrichonne, cheveux blancs comme neige et yeux d'un brun très foncé, elle se montra avec David à la fois servile

et amicale, et le directeur du personnel, âgé de vingt ans de moins qu'elle, lui parla avec déférence.

Avec le recul, je me rends compte à quel point j'étais ignorante des notions hiérarchiques, à l'époque. Comme nous descendions les escaliers ensemble, je lui parlai d'un ton léger et amical qui la hérissa immédiatement. Ses réponses furent brèves et sarcastiques, ce qui m'étonna. À bien y songer, je peux comprendre ses réticences. Elle avait travaillé pour Winslow toute sa vie, se déplaçant horizontalement entre les trois grands départements du magasin, tout en grimpant progressivement les échelons, de vendeuse assistante à acheteuse. Elle était très consciente de sa position et réclamait ostensiblement le respect de ses privilèges. Elle mangeait dans le grand restaurant du magasin, entraît et sortait par l'une des entrées principales et avait obtenu le droit de porter les vêtements de son choix. On la respectait – ou plutôt on la craignait. Voilà qu'on me parachutait devant elle, moi, toute nouvelle recrue, fourmi s'agitant sur la plus modeste marche qui soit, en train de bavarder avec elle comme si je me considérais son égale. Si je n'avais pas été une amie du directeur, il est clair qu'elle m'aurait vraiment snobée. Étant donné la situation, elle chercha à me remettre à ma place sans se montrer trop méchante, de crainte que je ne sois tentée de lui chercher noise.

Mais je n'étais consciente de rien de tout ça. Je n'avais pas non plus le temps de m'en faire. Nous parvenions au pied de l'escalier et je me rendais compte de l'attention qu'on me portait. Les yeux me toisaient, m'examinaient, m'observaient de haut en bas, si bien que je me sentis physiquement

balayée, comme par de très légers coups de plumeau. Toute cramoisie, Mlle Tremlett traversa le magasin jusqu'au rayon mercerie où elle se mit à s'agiter derrière une vitrine. Je me lançai à sa poursuite.

Une quinquagénaire et deux jeunes filles nous attendaient. J'étais consciente de leur intérêt marqué tandis qu'elle fit les présentations. Mme Bateman était sa subalterne, en charge des foulards, bijoux de fantaisie, gants et mouchoirs. Mlle Clarke, la plus âgée et la plus grande des deux jeunes filles, suivait dans l'ordre hiérarchique et avait juridiction sur les autres régions du territoire couvert par le rayon mercerie. Quant à Mlle Blake, son statut était celui d'une bonne à tout faire.

Les quatre comptoirs vitrés, garnis de leurs produits, étaient disposés en un immense carré au centre duquel une construction en bois contenait, tiroir après tiroir, les produits dont nous devons assurer la vente. Mme Bateman changeait régulièrement la présentation des articles étalés dans trois des comptoirs, mais le quatrième, abritant de pleins tiroirs d'élastiques, de rubans, de fermetures Éclair, de boutons et ainsi de suite, restait toujours le même, hormis le fait qu'on l'époussetait régulièrement et qu'on s'assurait d'en réapprovisionner fréquemment les réserves.

Mlle Tremlett était apparemment incapable de demeurer immobile un instant. Ses mains s'agitaient constamment, réarrangeaient la disposition des produits dans la vitrine, supervisaient l'ordre de chaque tiroir, demeuraient à l'affût du moindre grain de poussière. À l'approche d'une cliente



Achévé d'imprimer en décembre 2012 sur les presses de l'imprimerie Corlet  
à Condé-sur-Noireau (Calvados), France, pour le compte des Éditions Autrement,  
77, rue du Faubourg-Saint-Antoine, 75011 Paris. Tél. : 01 44 73 80 00. Fax : 01 44 73 00 12.  
N° d'édition : L.69ELFN000362.N001.  
ISSN : 1248-4873. ISBN : 978-2-7467-3457-9. Dépôt légal : février 2013.